

CHAPITRE 1

ELSA

Le jour de mes sept ans, je me suis *zappée*.

Il faisait très chaud, ce jour-là. Maman chantonnait tout en malaxant consciencieusement la pâte de mon gâteau d'anniversaire. J'étais assise à table à côté d'elle et je l'observais attentivement. J'étais curieuse autant qu'admirative. Je n'en revenais pas de tant d'application et d'aisance à la fois. Et puis... elle semblait y prendre un tel plaisir ! De temps en temps, elle tournait son regard vers moi et me souriait. Et moi j'étais heureuse. Pour rien au monde je n'aurais voulu être ailleurs. Maman, c'était mon soleil, mon paradis.

J'aimais bien papa aussi, mais avec lui ce n'était pas pareil. Il n'était pas méchant, papa, oh non... il était juste... bizarre, et...ailleurs. Il avait toujours l'air de ne pas savoir où il était. On

aurait dit qu'il regardait toujours les choses ou les gens sans les voir. Moi, par exemple, il ne me voyait pas, la plupart du temps. Il ne devait pas voir maman non plus, d'ailleurs, car même si elle faisait tout pour le cacher, maman était souvent triste. Je l'avais souvent vue pleurer sans qu'elle s'aperçoive que je la regardais. Et puis, régulièrement, le matin, quand elle venait me réveiller pour me conduire à l'école, je voyais bien qu'elle avait les yeux rouges. Mais maman, c'était Roberto Bénigni dans « *La vie est belle* ». Il ne fallait surtout pas que je sois triste de la voir triste. Alors elle m'entraînait avec elle dans ses fous rires interminables, elle chantonait toujours et m'apprenait ses chansons. Maman et moi, nous formions un duo génial !

Ce matin-là, quand j'ai vu papa s'approcher lentement derrière elle, un long couteau dans la main droite, j'ai d'abord cru qu'il venait l'aider à préparer le repas. Ça lui arrivait, parfois, quand il était de bonne humeur... Mais quand j'ai vu son regard fixe, étrange, effrayant, j'ai tout de suite senti qu'il se passait quelque chose d'anormal. J'ai vu sa main se lever au-dessus de maman. Le soleil, à travers la fenêtre grande ouverte,

se reflétait sur la lame du couteau et m'éblouissait. Au moment où le bras de papa s'apprêtait à retomber, maman s'est penchée vers moi pour m'embrasser sur la joue.

J'étais tétanisée. J'avais envie de bouger, de parler, de hurler, même ! Mais je suis restée scotchée à ma chaise, incapable d'émettre le moindre son. C'était vraiment bizarre. Deux images se brouillaient devant mes yeux : celle du visage doux et aimant de maman tourné vers moi, et celle d'un rictus menaçant au-dessus d'elle. Alors, quand la voix méconnaissable de papa s'est mise à rugir féroce :

« Touche pas à ma fille, sale bête ! », tandis que le couteau, cette fois, atteignait sa cible, en éclaboussant de sang la table, les murs, les chaises et moi, alors là... je me suis *zappée*.

Car c'était Démonio qui se trouvait devant moi, les yeux exorbités, les mains rouges et du sang partout sur ses vêtements. Démonio, c'était le monstre sanguinaire du jeu vidéo que mon cousin m'avait prêté en cachette – car maman m'interdisait tout jeu violent – il massacrait toujours tout sur son passage. Et moi, j'étais ce jour-là une pauvre créature

innocente, apeurée et impuissante, à la merci de ce monstre impitoyable.

Profitant de son hébétude momentanée, j'ai glissé de ma chaise, je me suis faufilée sous la table en direction de la porte, puis je suis allée me cacher dans le placard de l'entrée.

C'est là qu'on m'a retrouvée quatre heures plus tard, recroquevillée sur moi-même, les yeux hagards et... muette. Avant de mourir, maman avait réussi à ramper jusqu'au salon, puis à se hisser jusqu'au téléphone pour appeler la police, tandis que mon père était probablement déjà loin. Du fond de mon placard, j'entendais des voix étrangères et celle de ma voisine qui n'arrêtait pas de gémir : « Oh mon Dieu... Oh mon Dieu...! » Puis elle a demandé avec beaucoup d'anxiété dans la voix : « Et la petite ? Où est la petite ? » J'ai voulu les appeler, mais une autre voix en moi me chuchotait : « Et si Démonio est encore là ? Il va les tuer eux aussi, et toi, par la même occasion ! » Alors je n'ai pas bougé, ni parlé, j'ai retenu ma respiration. Je me suis pelotonnée encore plus. Les policiers ont fait le tour de la maison et du jardin en m'appelant : « Elsa ! Elsa ! Où es-

tu ? » La voisine s'y est mise aussi : « Elsa, si tu es là, réponds-nous ! » Mais Elsa n'était pas là. Elsa ne serait plus jamais là...

Ils ont fini par en déduire que mon père m'avait emmenée avec lui. La voisine a recommencé à gémir : « Oh mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il va faire de la petite ? » Le remue-ménage a continué encore un bon moment, le temps pour la police de relever toutes les empreintes et les indices, de chercher partout l'arme du crime, d'examiner le corps sous tous les angles, puis de le faire transporter pour l'autopsie. Ensuite, le silence s'est installé. Apparemment, Démonio n'était pas revenu sur les lieux de son crime et n'avait pas fait d'autre victime.

**

Mon père a été retrouvé errant sur la voie publique, le couteau ensanglanté encore à la main, le regard halluciné, tenant des propos complètement incohérents. Les policiers se sont vite rendu compte qu'ils n'obtiendraient aucun renseignement de sa part, car visiblement, il avait perdu l'esprit. Il a été immédiatement interné en hôpital psychiatrique.

Avant de lancer les recherches me concernant, les policiers ont eu la bonne idée de revenir à la maison pour vérifier que je ne m'y cachais pas dans quelque recoin. Et ils m'ont trouvée. Ils n'ont pas pu obtenir plus de renseignements de ma part, puisque j'avais perdu la voix. J'étais en état de stupeur émotionnelle, a dit le docteur venu sur place. On m'a confiée à un médecin urgentiste qui m'a emmenée à l'hôpital. Là, un autre médecin, le Docteur Thibault Bertheloot, un monsieur très gentil, m'a prise en charge. Il a bien tenté de me faire parler, lui aussi, mais comme je l'ai déjà dit, Elsa n'était plus là. Elsa n'existait plus.

Je suis restée là trois jours. Le temps pour moi de casser, *par inadvertance*, deux miroirs de salle de bain, une tablette de lit, deux sonnettes d'appel, un vase rempli de fleurs, – qu'une infirmière charitable avait eu la gentillesse de poser sur la table – bouché un lavabo et un WC et peut-être détruit pour longtemps la magnanimité de trois infirmières et de quatre aides-soignantes.

*
**

Puis, tante Marie est venue me chercher. Je ne la connaissais ni d'Eve ni d'Adam. Je n'avais même jamais entendu parler d'elle. J'ai soupçonné le personnel de l'hôpital de l'avoir inventée de toute pièce pour se débarrasser de moi et surtout, de mon incroyable et onéreuse maladresse. Mais, à ce qu'il paraissait, c'était la sœur de mon père, ma seule tante disponible, ma seule famille, ma seule nouvelle maman possible...

J'ai tout de suite détesté ses cheveux blonds décolorés, son maquillage outrancier, ses vêtements de mauvais goût et son parfum bon marché. J'ai détesté son demi-sourire figé et sa maladresse envers moi. « Ça, ma nouvelle maman ? » En réalité, elle était aussi mal à l'aise que j'étais furieuse et elle n'avait sans doute pas plus envie de m'emmener que moi de la suivre, mais comme je ne parlais toujours pas, je n'ai pas pu leur dire, aux autres, que je ne voulais pas de cette nouvelle maman là. Alors, j'ai pris la main qu'elle me tendait, sans lui rendre son sourire, et je me suis laissé guider docilement. Mais j'ai bien vu qu'elle avait lu dans mon regard la haine de cet instant.

J'ai aussi détesté le minuscule studio où j'étais censée vivre désormais. Rien à voir avec ma coquette maison avec jardin arboré ! Seulement voilà, le bon Docteur Bertheloot avait conseillé à ma tante de ne pas me faire retourner sur les lieux de mon traumatisme avant quelque temps, et en tout cas, pas avant qu'il ne lui en ait donné le feu vert. Et comme j'étais vraiment très traumatisée, il me faudrait bien encore une centaine de séances avec lui avant de pouvoir retourner chez moi ! À cette perspective, j'ai détesté ma tante encore plus. C'était bien elle qui m'obligeait à vivre dans ce cagibi, au quatrième étage d'un immeuble à l'ascenseur continuellement en panne, parce que régulièrement vandalisé par des bandes de démonignos désœuvrés !

Quand, de rage, j'ai donné un coup de pied dans la porte d'entrée, elle a fait semblant de rien, elle n'a pas bronché. Quand j'ai fait pipi sur son canapé en velours, elle a froncé imperceptiblement les sourcils, mais n'a rien dit. Quand j'ai malencontreusement renversé la tasse de chocolat chaud qu'elle m'avait gentiment préparée, elle n'a encore rien dit, ni même quand je l'ai laissé tomber *maladroitement*, au moment où elle me la prenait des mains. Elle s'est retenue de laisser échapper

un seul mot de regret à l'instant où la tasse s'est fracassée en mille morceaux sur le sol carrelé. Quand je me suis essuyé les mains sur le rideau du salon, elle n'a toujours pas fait la moindre réflexion. Elle avait bien retenu la leçon, tante Marie. Le bon Docteur Bertheloot lui avait conseillé la patience, je venais de vivre un drame cauchemardesque, le pire qu'il puisse arriver à une petite fille : assister, impuissante, au meurtre de sa mère par son propre père. Alors, tante Marie patientait. Mais quand j'ai tiré, sans le faire exprès – je voulais juste le caresser – sur la queue du chien, un caniche nain qui s'est mis aussitôt à pousser des cris effrayés, là, elle a craqué. Elle s'est mise à hurler, laissant enfin libre cours à la colère qu'elle retenait depuis au moins deux heures : « ça suffit maintenant ! Au lit, sale gosse ! » Et là, elle m'a conduite séance tenante dans sa chambre, a réussi à me mettre au lit de force, non sans recevoir quelques coups de pieds rageurs dans les tibias et les cuisses, puis elle est ressortie aussitôt et a fermé la porte à clef. Je vous passe les détails des vêtements que j'ai *malencontreusement* déchiquetés et des bibelots que j'ai *maladroitement* fracassés. Cyclonor venait encore de frapper... Car c'était ainsi que je me prénommiais à présent.

Le lendemain, à la première heure, je me suis retrouvée devant ce bon Docteur Bertheloot. Comme je ne parlais pas, il m'a demandé de dessiner ma colère. Quand j'ai eu fini, le temps qu'il échange quelques mots avec ma tante, il m'a installée devant une caisse de jouets dans une salle de jeux spécialement aménagée pour les enfants, une pièce contigüe à son bureau. Mais moi je ne voulais pas jouer, je voulais savoir ce qui se tramait derrière mon dos. Alors, je me suis levée de ma chaise et je suis allée coller mon oreille à la porte. J'ai entendu le Docteur Bertheloot demander à ma tante si elle avait essayé de discuter avec moi, lui assurant que même si moi je ne parlais pas, en revanche j'entendais très bien. Et tu avais raison, Docteur Bertheloot, j'entendais exceptionnellement bien, et notamment ce que tu as dit à ma tante ce jour-là. Tu lui as conseillé de « faire taire ses griefs envers moi », que le temps allait tout arranger, qu'il lui suffisait de patienter encore un peu et surtout, surtout, de ne pas couper le dialogue avec moi, de me parler, encore et toujours, même si pour le moment je m'obstinais à préférer le monde du silence. Tu aurais presque réussi à me convaincre moi-même, si une autre voix, venue de je ne savais où, ne m'avait susurré à l'oreille de ne pas tomber dans le piège et de ne faire confiance qu'à Cyclonor.

Tante Marie n'était pas venue là dans le but de savoir comment dialoguer avec moi, ni même comment agir avec une « sale gosse » comme moi, une fois rentrée chez elle. J'ai bien compris que ma tante voulait tout simplement se débarrasser de moi. Et je dois dire qu'aujourd'hui je la comprends. Et ce n'est certainement pas pour mon bien qu'elle a suivi les conseils du Docteur Bertheloot, mais bel et bien parce que ce dernier était aussi beau que bon, et qu'elle en pinçait déjà pour lui. Je n'étais pas dupe, j'avais bien remarqué ces œillades qu'elle lui lançait de temps à autre et que lui ne remarquait même pas. Les hommes ! Comme ils peuvent être aveugles parfois !

Nous étions à peine rentrées à l'appartement, que tante Marie m'a installée sur le divan et a entrepris de démarrer ma « thérapie ». Elle a commencé à m'avouer qu'elle se sentait aussi perdue que moi, qu'elle non plus ne savait pas du tout, pour l'instant, comment nous allions nous en sortir toutes les deux, mais qu'elle se promettait de faire tout son possible pour que ça marche. Elle avait juste besoin que de mon côté je fasse un minimum d'efforts pour lui laisser sa chance. Je dois dire que là, elle a bien failli m'avoir, car elle était sincère et vraie avec moi, tante Marie. Seulement voilà, Cyclonor était encore

plus persuasif et m'incitait à ne pas lâcher un pouce de terrain. Mais j'ai quand-même continué à écouter ma tante attentivement, c'était le moins que je pouvais faire face à tant de bonne volonté ! Après avoir tourné autour du pot un bon moment, elle a fini par aborder le sujet que, de toute évidence, elle craignait le plus : « Il ne faut pas en vouloir à ton papa, tu sais... il aimait beaucoup ta maman. Seulement parfois, les adultes se laissent entraîner à boire ou à manger des substances néfastes pour eux, des produits toxiques qui les poussent ensuite à faire des choses qui ne leur ressemblent pas... ».

J'allais comprendre plus tard, beaucoup plus tard au cours de ma vie, ce que tante Marie avait tenté maladroitement de m'expliquer : mon père avait tué ma mère alors qu'il était sous l'emprise du LSD. Il avait vu en ma mère un monstre effrayant qui s'apprêtait à me faire du mal, et il n'avait cherché qu'à me sauver. Seulement lorsque tante Marie, d'un air exagérément sérieux et maladroit m'a dit calmement : « Ton papa n'a pas fait exprès de tuer ta maman », j'ai lâché instantanément mes bonnes résolutions : *Mais qu'est-ce qu'elle raconte celle-là ? Qu'est-ce que papa a à voir dans tout ça ? C'est Démonio qui a*

tué maman, et un jour, je le lui ferai payer ! Et gare à ceux qui diront du mal de papa ou de maman !

*
**

Je n'ai vraiment pris conscience que je ne reverrais jamais ma maman que lorsque j'ai vu son cercueil avancer lentement vers l'autel. L'église était pleine. Étonnant pour quelqu'un qui n'avait aucune famille, à part un mari et une fille. Car maman avait, elle aussi, perdu très tôt son père et sa mère, dans un accident de voiture, et n'avait aucun autre parent. Pourtant, la petite chapelle de mon village n'était pas assez grande pour contenir la foule d'amis, de collègues ou d'anonymes qui, en ce jour de juillet caniculaire, suivait la messe donnée en l'honneur de notre « chère disparue ». Ça prouvait à quel point ma maman avait été aimée, à quel point sa beauté intérieure et son authentique bonté avaient marqué les esprits.

Je n'arrivais pas à croire que maman se trouvait dans cette boîte en bois et que, comme le disait cet inconnu en robe longue, du haut de sa chaire, elle dormait paisiblement. D'abord, maman ne s'endormait jamais avant de m'avoir embrassée. Maman me racontait toujours une histoire pour que

je m'endorme avant elle. Et puis, comment maman aurait-elle pu dormir paisiblement après ce qui venait de lui arriver ? Pourtant, elle avait bel et bien disparu de mon quotidien, et maman ne m'aurait jamais laissée aussi longtemps sans nouvelle d'elle sans une bonne raison. Elle devait donc bien se trouver réellement dans cette longue boîte marron, comme semblaient en être convaincues toutes les personnes venues lui dire au revoir ce jour-là. Mon amie Léa m'avait raconté qu'un jour elle était allée à l'enterrement de sa grand-mère, qui elle aussi, avait été mise dans une longue boîte marron. Mais elle, elle disait que sa mamie était morte. Après ça, plus jamais elle ne l'avait revue. Soudain, j'ai compris que ma maman, elle aussi, était morte. Elle ne nous avait pas « quittés », elle ne s'en était pas « allée », elle ne s'était pas « endormie paisiblement », elle ne s'était pas « éteinte »... Ma maman était morte !

Réalisant l'ampleur de mon problème – je ne reverrais jamais ma maman – j'ai senti les larmes me monter aux yeux. J'ai cru qu'un sanglot allait me submerger, comme le jour où mon petit chat s'était fait écraser par une voiture, sous mes yeux. Je me suis retenue très fort en serrant la main de ma

tante. Cyclonor ne pleure pas, Cyclonor ne se laisse pas emporter par le chagrin, Cyclonor tient bon.

Dès que nous sommes revenues à l'appartement, tante Marie m'a prise contre elle et s'est mise à me bercer. Je n'ai pas résisté. Pour une fois Cyclonor s'est tu et j'ai laissé couler mes larmes sur son chemisier noir. Nous avons très peu mangé, nous avons toutes les deux l'estomac noué. Puis, tante Marie m'a aidée à enfiler mon pyjama et m'a mise au lit. « Dors, ma petite Elsa, a-t-elle dit, je lis encore un peu à côté et je te rejoins. » Puis elle est retournée au salon en veillant bien à refermer la porte derrière elle. Ensuite, je l'ai entendue composer un numéro de téléphone. De là où j'étais, je parvenais très bien à entendre ce qu'elle disait : « Bonjour Franck, écoute... pour ce soir, ça va vraiment pas être possible... je... ». Puis, il y a eu un silence de quelques secondes. Ensuite, tante Marie a parlé de nouveau : « Pour une fois, on ne pourrait pas faire une exception ? Je viens d'enterrer ma belle-sœur et ma nièce est bouleversée... je ne peux pas la laisser toute seule ! » De nouveau le silence. Puis, j'ai entendu la voix de ma tante

capituler : « Ok, ok, Franck, d'accord. À tout à l'heure. » Là-dessus, elle a raccroché.

Elle est bien revenue dans la chambre, comme promis, deux heures plus tard, mais au lieu de me rejoindre, elle a ouvert sa garde-robe, a troqué sa tenue de deuil contre une robe très décolletée, a retouché très largement son maquillage, en insistant bien sur le rouge à lèvres, a tourné la tête dix fois vers moi pour vérifier que je dormais, n'a pas remarqué une seule fois que je faisais semblant de dormir et que j'observais attentivement le moindre de ses faits et gestes, puis elle a chaussé ses hauts talons et sans faire de bruit, elle est sortie, me laissant seule avec ma peine et mon angoisse des nuits blanches.

*
**

Activité officielle de tante Marie : serveuse au café de la gare. Activité annexe : strip-teaseuse. J'ai découvert ce mot

trois jours plus tard, lors d'une visite de Sabrina, la meilleure amie de ma tante, strip-teaseuse comme elle. Tante Marie s'est confiée à Sabrina, pendant que je regardais la télé et que, pensaient-elles toutes les deux, je ne les écoutais pas. Pourquoi les adultes croient-ils toujours que nous n'avons pas d'oreille, ou que, si nous en avons deux, comme tout le monde, ces oreilles n'entendent pas ?

Tante Marie a poussé un soupir d'impuissance et d'exaspération avant de lâcher :

— Je ne sais plus quoi faire... Elsa est impossible. Je sais que cette histoire l'a traumatisée, mais tout de même ! Tu ne connais pas la dernière de ma chère nièce ?

— ...

— La première nuit où je suis retournée au taf, elle était tellement furieuse que je l'aie laissée seule, qu'elle a arraché les rideaux de la chambre et les a tartinés de confiture de fraises. La nuit suivante, elle a coupé toutes les têtes des poupées et peluches que j'étais retournée chercher dans sa chambre, à

trente bornes d'ici ! Dès que j'ai le dos tourné, elle balance par la fenêtre le contenu de son assiette. L'autre jour, un voisin furieux est venu sonner à ma porte parce qu'il avait reçu des poireaux vinaigrette sur la tête !

À ces mots, Sabrina a éclaté de rire.

— C'est pas drôle, s'est énervée tante Marie, je voudrais bien t'y voir à ma place !

— Allez... n'en fais pas un drame, ce n'est qu'une enfant !
Rappelle-toi ce que le Docteur Bertheloot t'a dit : il faudra un certain temps avant que ta nièce retrouve un comportement normal.

— Je sais... mais je ne crois pas que je serai capable de supporter ce comportement encore longtemps. J'en peux déjà plus, là...

— Tu as essayé de lui parler ?

— Je ne fais que ça ! Mais j'ai l'impression d'être face à un mur. Non seulement Elsa ne parle pas, mais en plus, elle n'exprime aucune réaction. À aucun moment elle ne me montre

qu'elle se sent bien ici. Au contraire, j'ai l'impression qu'elle n'attend qu'une seule chose : partir !

— Tu en as parlé au Docteur Bertheloot ?

— Oh lui...il est bien gentil et j'ai confiance en lui, oui... mais ce qu'il me répète tout le temps ne m'aide pas beaucoup. J'ai beau écouter ses conseils et les mettre scrupuleusement en pratique, je ne vois aucune amélioration. Autant essayer de forcer une porte blindée avec une spatule de cuisine... Mais lui, il dit que la violence d'Elsa, c'est sa manière à elle d'évacuer la douleur.

— Pauvre gosse...

— Tu as raison...pauvre gosse...c'est vraiment triste ce qui lui est arrivé, et j'ai mal pour elle, car malgré toutes ses bêtises, je l'aime bien cette enfant... Mais si elle continue à se faire remarquer comme ça, elle va attirer l'attention des services sociaux sur nous. S'ils apprennent qu'elle passe des nuits toute seule, ils vont m'en retirer la garde. Et tu vois, malgré tout ce que je viens de te dire, j'ai pas envie de me séparer d'elle. Je commence à m'attacher à elle, et puis... c'est la fille de mon frère...

— Alors arrête le *strip* ! Ça fait longtemps que tu veux quitter, tu le sais bien. Combien de fois tu m'en as déjà parlé ! C'est l'occasion ou jamais. Tu vaux mieux que ça. Et puis toi, contrairement à moi, tu as des connaissances, tu as fait de longues études, tu pourrais te trouver un bon job !

— Et en attendant de le trouver, ce bon job, je fais comment pour payer le loyer, les charges et élever une gamine de sept ans, avec un salaire de serveuse à mi-temps, tu peux me le dire ?

— Ok, tu ne peux peut-être pas faire autrement pour le moment mais...penses-y. Ça vaut peut-être le coup d'essayer, non ? En attendant, si tu veux, je pourrais garder la petite, les soirs où je ne danse pas. On pourrait s'arranger avec Franck pour aménager nos horaires. Qu'en penses-tu ?

Tante Marie est restée quelques secondes sans rien dire, puis elle a répondu, visiblement émue :

— Tu ferais ça pour moi ?

— Tu sais bien que je ferais beaucoup plus que ça pour toi, si tu voulais...

Là, je n'ai pas compris pourquoi tante Marie a répondu, sur un ton faussement excédé, comme si elle s'adressait à une enfant espiègle :

— Sabrina... s'il te plaît...



Depuis que j'habitais chez ma tante, je ne dormais pas beaucoup la nuit, d'abord parce qu'elle m'avais laissée seule trois nuits sur cinq, ensuite parce que, pour bien dormir dans cette cité où les mobylettes circulaient encore à trois heures du matin et où les jeunes désœuvrés refaisaient le demon – monde en verlan – à l'entrée des immeubles, il fallait, soit être sourd, soit imbibé par l'alcool ou la drogue, et enfin, parce que dès que je réussissais à m'endormir, le même cauchemar revenait toujours me hanter : Demonio taché de rouge enjambait maman qui gisait dans son sang, puis s'avavançait vers moi, arborant un rictus effrayant et me menaçant d'un couteau ensanglanté. Alors je m'écroulais au sol, paralysée, tandis qu'un monstre

vengeur, dénommé Cyclonor, sortait de moi et se mettait à courir en tous sens, brisant tout ce qu'il trouvait sur son passage.

Si encore j'avais pu parler de mon cauchemar avec tante Marie... mais aucun son ne voulait sortir de ma gorge. Moi, je voulais parler. C'était ma voix qui ne voulait pas.

*
**

Même si je détestais l'appartement où je vivais désormais, même si je n'aimais pas tellement tante Marie ni les amies de tante Marie, ni ses voisins, je n'avais pas non plus envie qu'on vienne me chercher pour me mettre ailleurs, dans un endroit inconnu qui serait peut-être pire encore, avec des gens que j'aimerais encore moins. Alors, je me suis tenue à carreau et j'ai arrêté de balancer mes restes de nourriture par la fenêtre, sans compter que tante Marie faisait beaucoup d'efforts pour me donner à manger des choses que j'aimais : de bons gros cheeseburgers avec une portion de frites achetés à la brasserie du coin, ou alors de la pizza au jambon avec plein de sauce tomate, préparée spécialement par un pizzaiolo de ses amis, ou

encore des pâtes aux trois fromages, le tout accompagné d'une boisson gazeuse. C'était bizarre... tante Marie acceptait sans problème que j'ingurgite tous ces produits que maman appelait des poisons et qu'elle-même ne m'accordait qu'exceptionnellement. Les jours où je m'étais un peu énervée et où j'avais interrogé maman sur son refus catégorique de m'accorder ce qu'une bonne partie de mes camarades de classe consommait régulièrement, elle m'avait répondu, invariablement, calmement mais fermement : « C'est pour ton bien, ma chérie. Ces aliments sont des poisons pour l'organisme, ils n'ont aucune valeur nutritive, et je ne serais pas une bonne maman si je te permettais d'en manger tous les jours. Je fais ça parce que je t'aime. »

Cela voulait-il dire que tante Marie, elle, ne m'aimait pas ? Quand j'y repense aujourd'hui, je sais que non, bien sûr. Elle faisait juste ça pour avoir la paix, pour m'acheter, pour que j'arrête de faire des bêtises. Et ça a marché, du moins pendant quelque temps.